

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Centenaires oubliés : 1. Erasme ; 2.
Corneille et Le Cid

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 9-14

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Centenaires oubliés

Je croyais que centenaires et millénaires étaient passés de mode. L'entrain magnifique avec lequel on vient de célébrer Horace aux « Echos » me rappelle deux centenaires oubliés : la mort d'Erasmus et la naissance du « Cid ». Erasmus et Corneille : voilà un beau sujet pour les amateurs d'antithèses. L'ennemi du sublime et le créateur du sublime, le chantre du médiocre et le maître d'héroïsme.

1. Erasmus.

Il se trouvera, je l'espère, des humanistes pour célébrer le roi de l'humanisme. Je me contenterai d'une note très brève. Erasmus s'éteignit en 1536 à Bâle, sans sacrements, mais dans de grands sentiments de piété, disent ses amis. Luther dira tout au contraire : « securissime vixit, sicut etiam moriuit », indiquant par là qu'il ne fut guère angoissé devant l'inconnu ; il ajoute d'ailleurs qu'il mourut « sine cruce et sine luce », sans croix et sans lumière.

Evidemment, il y a dans ces épitaphes l'amertume d'un ami trahi ; mais nous ne pouvons embrasser Erasmus du seul fait qu'il combattit Luther. Nous savons trop qu'il ne mena pas la guerre au nom du catholicisme, mais au nom de la liberté humaine, qui était si chère aux humanistes, et que le réformateur réduisait à néant. La vraie pensée d'Erasmus, nous la trouvons dans le fameux « Eloge de la Folie », qui n'est pas, comme on le pense trop souvent, un honnête badinage, mais bien, selon le mot d'un très grand écrivain, un acte d'accusation contre la vie.

« Tout ce qu'il y a de démesuré, de débordant, de mystérieux, d'exaltant dans l'âme et dans la conduite des hommes est tourné en dérision comme une folie. Toute exagération de sentiment, toute manifestation d'enthousiasme, tout renoncement de l'amour, toute recherche héroïque de l'absolu est, aux yeux du sage Erasmus, pure folie... L'Incarnation elle-même, en tant qu'elle est un élan sublime d'amour, est solennelle folie. Jésus-Christ est la

Vie qui délivre de la mort : il n'est donc qu'un de ces innombrables fous qui tombent sous le mépris d'Erasmus... * » Voilà sous quel angle de calme et de mesure le grand humaniste du XVI^e siècle va rejoindre le poète latin qui chantait, il y a deux mille ans, le *Nunc est bibendum* et le *Carpe diem*.

2. Corneille et Le Cid.

Je voudrais vous rappeler un autre poète, moins médiocre, plus près de nous, et qui a fait vibrer notre jeunesse, plus encore que ces chantres de l'ataraxie. Une bonne action ne vient jamais trop tard ; et peut-être même le centenaire du « Cid » n'est-il pas encore dépassé, car Lanson hésite, pour situer la « première », entre décembre 1636 et janvier 1637. L'édition, en tout cas, date de MDCXXXVII, chez Augustin Courbe, imprimeur et libraire de Monseigneur frère du Roy, dans la petite salle du palais, à la Palme.

Je n'écrirai pas une étude sur la pièce, mais simplement une invitation à la relire. Quel hommage meilleur pourrions-nous rendre au grand poète héroïque, lequel ne trône pas, comme on pourrait le croire, au-dessus des nuages, mais qui vécut bel et bien sur cette terre de faiblesse et de misère, avec un cœur ardent et avide, et qui ne nous demanderait autre chose, s'il revenait au milieu de nous, que d'être mieux aimé. Il nous suffira d'ailleurs de le mieux connaître ; et, si nous l'avons oublié, rappelons-nous de quelle chaude lumière il éblouit notre jeunesse. Je me souviens de ces heures délicieuses où, dans une petite classe blanche à l'ombre des marronniers, M. le professeur Evêquoz nous expliquait le « Cid », faisant vivre devant nous le héros et son auteur. C'était l'époque où nous avions encore peu de littérature ; nous croyions à la distinction des genres, aux thèmes littéraires, au sublime. Et nous comprenions sans peine ce « rigoureux point d'honneur » qui scandalise quelques modernes. On n'avait pas encore hissé sur le pavois les Salengro et les Stavisky ;

* Giovanni Papini, dans la belle revue italienne *Il Frontespizio*, Florence. Décembre 1936.

nos maîtres nous enseignaient les romans de chevalerie, le Cid Campeador, don Quichotte, le roi Arthur et la Table Ronde ; et, ne sachant ni Freud ni André Gide, nous ne pouvions remplacer la volonté par le subconscient, ni la personne humaine par je ne sais quel assemblage de « complexes ».

Or la jeunesse moderne, chassée des « domaines enchantés » et des « forêts de symboles » sur l'arène sanglante des luttes sociales et des guerres civiles, se rend compte que ni les « Nourritures terrestres » ni les inventions du matérialisme, fût-il le plus « dialectique » du monde, ne pourront jamais la sauver ; elle regarde vers ceux qui sont forts et qui construisent, comme ces cadets de l'Alcazar, dont l'exemple a étonné le monde. Le Cid revit plus que jamais, et nos jeunes élèves n'ont pas moins de raisons que nous de le comprendre et de l'aimer. Magnifique leçon d'héroïsme, non pas seulement pour recevoir la louange des hommes, mais pour résister au vent qui désagrège :

*« O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il portait,
Ne pouvait discerner où le sort l'inclinait !*

Toutefois, je ne viens pas rappeler Corneille pour cette leçon d'héroïsme. Mais tout simplement parce qu'il est très grand. Corneille n'est pas un prêcheur de morale, mais un génie. Il enseigne l'héroïsme dans et par la beauté. Et pour chercher cette beauté, il n'entreprend point de longs pèlerinages aux jardins de l'imagination, dans la région des phrases magiques et des paradis perdus, mais dans le domaine du réel. « Rien n'est beau que le vrai », dit-il, et, assez intelligent pour ne pas limiter le vrai aux détails historiques ou philologiques, il découvre la vérité de l'homme. — Non encore celle des régions inconnues et ténébreuses du subconscient, mais celle qui resplendit au sommet de l'âme, où la raison voit le bien et la volonté l'exécute. Cet héroïsme ne va point, certes, sans contradiction. Qu'on relise les stances de Rodrigue au premier

acte : est-il rien de plus profondément humain que le débat de ce jeune héros contre un devoir qui le dépasse ?

*« Percé jusques au fond du cœur
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue. »*

Les énergies peu à peu se réveillent, la raison parle ; on passe de la stupeur mortelle à l'orage des combats intérieurs :

*« Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
Faut-il punir le père de Chimène ? »*

Ce long débat mène à la conclusion prévue. Corneille sacrifie à la vraisemblance dans deux strophes de décisions à l'apparence inébranlables :

*« Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence... »*

Mais le luxe des mots ne fait que pallier l'indigence d'enthousiasme. On sent bien que le raisonnement défaille et que la sensibilité meurt devant une exigence infinie. Et pourtant c'est à ce moment précis que vous voyez ce choix mieux, cette ascension brusque de la volonté sur un plan nettement supérieur à l'ordre naturel des actions humaines. Il faut y reconnaître l'intervention d'une force supérieure que le chrétien Corneille savait bien et que les critiques, à défaut d'autre mot et de pensée adéquate, ont appelée le « Sublime ». Qu'est-ce qui produit en nous cette « admiration mêlée d'étonnement et de surprise » que Longin voyait comme l'effet propre du sublime, sinon précisément cette force extraordinaire et surhumaine qui, au bout et en marge de tous les syllogismes, vient enlever la volonté si loin au-dessus d'elle-même ? N'appliquons-nous pas à certains personnages de Corneille ce que dit, dans la « Morale à Eudème », Aristote ou son disciple : que ceux qui sont conduits par un instinct divin s'accommodent mal du discours selon la raison humaine, parce qu'ils suivent un autre principe meilleur que la raison ? Et s'il s'agit non plus d'une action humaine admirable, mais d'une action sainte en rapport avec

la fin dernière surnaturelle, alors nous reconnâtrons cette inspiration vivante dont parlait l'apôtre : « Ceux qui sont les fils de Dieu, ils sont guidés par l'Esprit de Dieu. » Corneille semble avoir eu comme une intuition de cela lorsqu'il a créé des figures de héros comme le Cid et des figures de saint comme Polyeucte.

La vérité de Corneille ne nous toucherait plus, après trois cents ans, si elle ne resplendissait dans un style immortel. Qu'on songe : on n'est pas encore très loin des rhétoriciens, et regardez apparaître, comme un éclair dans le ciel noir, le poème fulgurant du « Cid » ! Entre Corneille et nous, que d'ouvrages tombés dans l'oubli ! et nous allons, à travers trois siècles, rechercher notre belle jeunesse. C'est être trop vieux que de se rebuter pour quelques métaphores vieilles, comme le « bras », le « fer » et la « flamme » ; le style de Corneille est plus jeune que celui de Victor Hugo, et l'académie naissante l'a jugé plus audacieux que notre vénérable académie n'a jugé Claudel. Par le Cid, Corneille s'est trouvé tout à coup très loin au-dessus de son temps, dans ce point immobile qui rayonne sur toute l'histoire : il est véritablement immortel. Toujours aimé, mais aussi, et c'est inévitable, toujours combattu.

On ne lui ménage pas les agaceries au sujet des fameux alexandrins. Malgré tout ce qu'on peut dire sur le « cabotinage » des artistes de la Comédie française, avouez qu'une diction parfaite ne nuit pas à la beauté et je leur sais gré de mettre convenablement en valeur cet instrument musical qu'on dit l'erreur de tant de siècles. Ils n'écrasent point, sous prétexte de vérité, les syllabes muettes :

« A quat' pas d'ici j' t' l' fais savoir »,

ainsi qu'on peut l'entendre chez certaine troupe d'amateurs. Une des phobies modernes est celle de la poésie et plus spécialement celle du vers héroïque, à cause, précisément, de ce mystérieux nombre douze. Alors, on s'arrange toujours pour lui donner 11 ou 13 syllabes et pour escamoter habilement la malencontreuse rime. Ne voir dans le vers alexandrin que le battement du métronome, « un, deux, trois, quatre, cinq, six, » avec l'énerveuse sonnerie de machine au bout, c'est réduire toute la musique à la

mesure. Comme cet enfant qui rythmait une marche avec sa cuiller sur la table et s'étonnait que je ne la reconnusse pas. Il y a autre chose dans le langage que la valeur numérale. Nous en sommes encore à considérer les mots comme des signes, et c'est peut-être le plus vivant symbolisme. Chez Corneille, qui n'est pas un écolier, opère la magie d'une langue extraordinairement pleine, — et ce n'est pas la plénitude du sens qui étouffe la musique. Nous, après tant de trouvailles dans le temple de la poésie pure, pourquoi avons-nous perdu le sens et l'harmonie de l'imparfait subjonctif, qui est, pourrait-on dire, le temps lyrique par excellence, le temps du souhait et du regret ? On ne lit plus jamais chez nous de dialogue ayant cette richesse de musique et de tendresse, un véritable duo d'amour :

*« Rodrigue, qui l'eût cru ? — Chimène, qui l'eût dit ?
— Que notre heur fût si proche et sitôt se perdit ?
— Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance ? »*

On songe à certains passages de Tristan et Yseult. Lisez toute cette scène. Vous entendrez Chimène, à la fin, brisée par une lutte inégale contre son amour dévorant, s'éloigner dans les ombres, aussi douloureuse que Mélisande :

*« Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer,
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer. »*

La situation, les décors, l'expression, tout ici, devient poignant ; c'est un romantisme éternel. Quand on pense, après cela, aux sentiments de l'académie, si pitoyablement mesquins, ne vous semble-t-il pas voir, à des hauteurs prodigieuses au-dessus de l'humanité, l'ombre du grand Corneille, Corneille séparé des cœurs et des esprits humains par toute l'élévation du génie au-dessus du médiocre ? Et quand je vois un article de revue moderne marchander la gloire à l'auteur du « Cid » au nom des nouvelles voies littéraires, je ne puis m'empêcher de me demander ce que seront, dans trois cents ans, nos plus grands poètes. Il ne faut pas mesurer Corneille au compas de Maeterlink ou de Claudel ; il faut savoir admirer, non pas béatement, mais avec discernement, humilité et reconnaissance, toutes les formes de la véritable beauté.

St-Maurice, le 31 décembre 1936.

Marcel MICHELET